



FOIRE AUX QUESTIONS :

Regardons le film de Mel Gibson sur LA PASSION du Christ

Une aide de lecture : 3^{ème} partie

Prenons donc la peine de regarder la manière dont Gibson filme des scènes aussi terribles que celles de la flagellation ou de la crucifixion. Comme le cinéaste l'a dit lui-même, il s'est efforcé « que la violence soit compensée par une réelle beauté lyrique » notamment par la manière dont il utilise la caméra : bien qu'elle montre l'extrême violence du drame qui se joue, elle ne se met jamais au service d'un voyeurisme indécent. Ainsi, dans la scène de la flagellation, Gibson suggère plus qu'il ne montre les coups de fouets dont Jésus est frappé : c'est la table du chef des bourreaux qui nous fait comprendre que les fouets sont munis des crochets qu'un plan nous montrera s'enfoncer dans la chair de Jésus, mais dont le montage nous épargnera heureusement la trop grande cruauté (le plan est coupé au moment même où le tortionnaire relève son fouet). Où donc est le voyeurisme ? Lors de la crucifixion, si l'on voit effectivement le clou s'enfoncer dans l'une des mains de Jésus, le point de l'image n'est cependant pas fait sur la main elle-même, mais sur la face douloureuse du Christ. Deux exemples qui montrent que Mel Gibson, contrairement à ce que l'on a prétendu, ne se complaît pas dans la violence qu'il nous montre. Qu'il nous la fasse ressentir, cela est évident. Mais c'est surtout par le montage très rapide des scènes du portement de croix, qui évoquent d'une manière formelle la course effrénée du Fils de Dieu vers son supplice, que le cinéaste parvient à nous entraîner dans le déchaînement de violence dont le Christ est frappé.

Une Passion que Mel Gibson a certes voulu filmer « avec un réalisme implacable », mais qui comporte en elle-même une extrême violence (« C'est comme ça a été » aurait dit Jean-Paul II à la fin de la projection du film). Mais sans doute aurait-on voulu que le cinéaste américain, que des intellectuels élitistes accusent pourtant d'avoir sacrifié aux poncifs hollywoodiens, nous serve encore de cette « saccharine hollywoodienne qui a dominé le cinéma religieux, avec des Jésus aux cheveux si blonds et aux yeux si bleus qu'il n'était pas question de les livrer aux outrages de la soldatesque romaine » ?

Un film eucharistique

Formellement, le film ne cesse de nous inviter à comprendre pourquoi cet homme souffre terriblement sous nos yeux. Il est le Fils de Dieu fait homme, dont la chair sacrée a voulu être humiliée pour nous arracher à la folie du péché et nous faire entrer dans le royaume de la grâce. Le génial parallèle que Gibson établit entre la chair du Christ livrée à l'Eucharistie comme elle l'est au Calvaire, nous fait comprendre que toute la vie de Jésus est une vie donnée par amour, une vie eucharistique qui culmine au Golgotha, lorsque Jésus fait de la croix de son supplice une chaire pour proclamer au monde toute sa miséricorde et un autel pour inviter tous les pécheurs à sa table. Cette perspective résolument eucharistique est marquée dès le début du film par la scène de la construction d'une table par le fils du charpentier de Nazareth. Certains pensent que cette scène n'était pas indispensable ; qu'elle n'est là que pour compenser la douloureuse Passion à venir. Mais a-t-on bien mesuré tout son pouvoir allégorique ?

« Un homme riche » l'a commandé, dit Jésus, par allusion parabolique au Père, et pour en tester la solidité (et nous faire mieux comprendre encore le clin d'œil), il se place dessus. Cette table étant dressée, les rites les plus importants de la messe vont se succéder, du découvrément des offrandes à l'offertoire (superposé au dépouillement des vêtements) à l'élévation du pain consacré (en écho à l'érection de la croix), en passant par le Précieux sang (épongé avec les linges blancs, après la scène de flagellation, comme on doit faire avec les purificateurs, en cas de chute d'une goutte ou d'une hostie, pendant la messe). Que la matrice du film soit la liturgie catholique est évident (...) »

Renouant ainsi avec toute la symbolique de l'iconographie chrétienne dont il s'est inspiré, Gibson nous invite à un chemin de croix si profondément théologique qu'il nous donne de comprendre

qu'à la violence subie répond celle de l'amour du Christ, la folie d'un amour plus fort que celle du péché et la mort, apportant le salut au monde entier. La violence de ce film, si terrible qu'elle soit à certains moments, n'en est pourtant jamais gratuite et complaisante ; elle obéit à un dessein d'édification spirituelle et morale : exorciser toutes nos violences en nous montrant leur amère cruauté et nous laisser saisir par la violence d'un Amour plus fort que toutes nos haines.

Ce film est « écrit », avec un langage cinématographique qu'il faut savoir décrypter pour en goûter tous les fruits. Langage qui, rappelons-le encore, obéit à des types de critères et d'émotions propres au septième art. On a cependant parlé « d'obscénité de la violence » à la sortie de ce film en France. Mais la violence au cinéma est obscène si elle nourrit la complaisance et le voyeurisme, si elle n'obéit qu'à la loi de nos instincts les plus bas. Dès lors qu'elle sert la quête d'un sens ou d'une vérité, elle peut répondre au rôle que toute œuvre d'art est appelée à rendre à la civilisation qui la reçoit. Encore faut-il apprendre à « lire » une œuvre avec les règles de son langage, qui diffèrent selon le moyen d'expression artistique employé. Sans doute s'avère-t-il encore nécessaire de se « convertir aux images », comme l'écrivait en son temps le père Amédée Ayffre, prêtre cinéophile et critique. Apprendre à lire, c'est apprendre à lire de l'intérieur : c'est le sens du mot « intus-legere », « intelligere » en latin, qui a donné « intelligence » en français. Apprendre à lire, c'est être capable de comprendre ce qu'il y a d'intelligible dans le donné sensible. C'est là le réalisme de l'intelligence : passer des sens au sens, du sensible à l'intelligible, et, finalement, du réalisme de l'image à une raison d'être des choses.

(à suivre)

Père Jean-Gabriel Rueg, o.c.d., Prieur du couvent des Carmes du Broussel - 33

Nous vous conseillons de lire, aux éditions du Carmel 2004 : « Regards sur la Passion du Christ », lectures du film de Mel Gibson, sous la direction de Jean-Gabriel Rueg, o.c.d. ; Philippe Raguis, o.c.d. ; Pascal ide.